

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 40

Artikel: Dito
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223490>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dão radebê po onna rioulâie avoué lè z'amî... mâ faillâi accutâ. Peinsâ-vâi ! on préfet ! n'ê pas de la moqua de bêrou !

Mâ, lo régent s'ê peinsâ dinse :

— L'ê damâdzo ! onna tant balla lâivra ! Mâ vâi-te que ! La faut latsî preinsence dâo gendarme. Vu dere à mon ami Loquiet, lî que l'ê tsachâo, de s'ê tenî on bocon pe lèvé d'îo on la laissera corre, et de la téri. Ein a lo drâi, l'a on permis. On la medzêrâ lè doû et pu on invitera lo préfet, po lâi fêre vère.

Dinse de, dinse fé. L'ami Loquiet vint vère la bête. La vouâite bin adrà avoué s'ê lenette po la recougnâtre et ître su de pas la manquâ.

Et s'ê desâi :

— Sti îâdzo, i'arî omète terî 'na lâivra. Sarâi lo premi coup du que i'ê on permis. Ma fenna que s'ê fot adî de m'ê !

S'ê sant recordâ po savâi justo la pllièce iô voliâvant la latsî et iô Loquiet devessâi ître. Po ître su que fote pas lo camp trâo rîdo, la lâivra, lo dzo dâo grand dzo, lâi ant oncora eingosallâ on pucheint verratton d'îguie de cerise, po l'ê-tournî on bocon.

L'êtant tî à l'âo pllièce, lo régent, lo gendarme, la lâivra... et lo tsachâo à treinta pî, lo dâi su lo gatoillon, prêt à fêre fû.

On âovre la dzêba... Crete... crrete... La lâivra tot' einmourdjâ s'ê soo et pu s'ê met à corre, à corre ein riond dèveron monsu Loquiet, sein s'arrêrâ. Stisse s'ê verive, s'ê reverive à mèsoura po couhî terî s'ê doû coup. Clia sacrê bête assebin que corressâi dein s'ê tsambe. Tant pis ! Faut terî !

Lo coup pâ !... Pan, pan... La lâivra s'ê met à corre pe rîdo, tandu que lo régent fâ :

— Vouâite-vâi mon coo ! Se vint pas de m'ê frêsa avoué sa grenaille lo resto de la botolhie d'îguie de cerise que i'avé apportâ !

Et sti coup, la lâivra dessoulâie êtai via.

L'ant nommâ Monsu Loquiet meimbro honoraire de la société que lâi diant : *protectrice des animaux !* Marc à Louis.

UNE BONNE RÉPONSE

AU temps des avant-revues, Auguste Tabon, joyeux luron de mon village, se présenta au recrutement dans la bonne ville d'A.

Son ambition était de devenir soldat du train. Fils de vigneron, il ne pouvait malheureusement arguer de sa parfaite connaissance des chevaux. Mais le jeune homme ne s'embarrassait pas de scrupules. Aussi, lorsque vint son tour de se présenter au capitaine-recruteur de l'honorable corps des « tringlots », notre conscrit paya de toupet, comme l'on dit, et se tira fort habilement d'affaire.

— Avez-vous l'habitude des chevaux ? lui demanda l'officier en le regardant dans les yeux.

— Oui, mon capitaine, on en a deux, toute l'année, à la maison ! répondit-il crânement.

— C'est bien, je vous prends ! ajouta le capitaine qui s'éloigna, passant à un autre.

C'est alors qu'Auguste se tourna vers ses camarades stupéfaits et prononça en patois ces simples mots qui expliquaient excellemment par quelle réserve mentale il justifiait sa réponse :

— *Oua, m'ê l'ê dou tzévaux d'ê cavagne !...*

A. M.

Longévit. — Deux recrues se balladent sur le Grand-Pont à Lausanne. Elles s'ennuient peut-être un peu, car elles parlent de leur village, des amis, de leur famille. L'un d'eux a reçu des nouvelles de la maison. Tout va bien ; il est heureux de l'apprendre.

— Figure-toi, dit-il à son camarade, que chez nous, on n'a jamais eu le médecin. C'est p't-être bien pour ça qu'on vient vieux. — Mon grand-père est mort à 95 ans, ma grand'mère à 97 !

— La belle affaire ! répond l'autre. Chez nous, ils ne sont pas encore morts !

Samy.

Petit débinage. — Mais, mon cher, elle a un vrai couvent dans la bouche.

— Quest-ce que tu dis ?... un couvent ?

— Eh oui !... ses dents ressemblent à des Carmes tant elles se déchaussent !

L'ESPRIT DE GEORGES DE PORTO-RICHE.

GEORGES de Porto-Riche, l'académicien qui vient de mourir, était né à Bordeaux, de parents italiens, mais vécut en Avignon, à l'ombre du château des Papes. Voici quelques traits de sa vie, rapportés par « *Candide* » :

A l'âge de douze ans, il était en pension à Gonesse et tenait la tête de sa classe. Mais le fort en thème était rétif à la musique. Son marchand de soupe ayant créé une fanfare pour ses pensionnaires, il fut invité à souffler dans un instrument de cuivre. Son talent se révélant par trop nul, on lui confia la grosse caisse. « Ce fut, avoua plus tard l'auteur dramatique, l'instrument dont je devais savoir le moins jouer dans la vie ».

Treize ans après, visitant l'Italie, il se trouvait attablé, avec un ami, dans un hôtel napolitain et il vantait les Praxitèle du musée. Assis à une table voisine, un gros homme, qui n'était autre qu'Ernest Renan, s'approcha du jeune admirateur de la statuaria grecque et lui dit :

— Comment vous appelez-vous, mon enfant ?

— Je n'ai pas encore de nom, répondit Porto-Riche.

Quelques mois après, au lendemain du succès de « *Un drame sous Philippe II* », Renan rencontra le triomphateur de la veille sous les Galeries de l'Odéon et lui dit de son air onctueux de prélat manqué :

— Eh bien ! mon enfant, vous avez un nom maintenant !

Quand Porto-Riche présenta à Antoine sa pièce « *La chance de Françoise* », il frisait la quarantaine, mais paraissait si jeune que le créateur du Théâtre libre lui posa cette question :

— Est-ce que vous seriez le fils de l'auteur de « *Un drame sous Philippe II* » ?

Avant de devenir un Immortel, il fut souvent en contact avec des académiciens. Cependant il ne fut élu qu'après plusieurs ballottages et grâce à l'appui de Jean Richepin. Au cours d'une de ses visites officielles, l'un des Quarante lui ayant reproché l'audace de ses ouvrages scéniques, il lui lança :

— Je comprends, il vous faut de la camomille. Et moi je suis un porto vieux, un « porto » trop « riche » pour vous !

Son enfance fut triste, car on le regardait, lui, le quatrième de la famille, comme un intrus ; on ne l'attendait pas. Son amertume éclate dans ces quelques vers tirés du volume « *Bonheur manqué* » :

*Pauvre écolier, près de mon frère,
J'étais vêtu d'un bleu sarrau.
Heureux celui que l'on préfère,
Ma mère m'appelait : « De trop ».*

Que restait-il de son œuvre qui souleva tant d'admiration et tant de critiques. Le jugement de M. Léon Dubech, dans « *Candide* » est sévère. « Si la postérité, dit-il, gardait le nom de M. de Porto-Riche au rang des maîtres, c'est qu'elle aurait perdu définitivement le sens de ce qui est beau, l'intelligence de ce qui est pleinement vrai et le goût de ce qui est noble. »

Bornons-nous à citer, en terminant, quelques pensées de l'écrivain disparu — pensées qui sont d'une philosophie assez amère :

— Les pires mensonges sont peut-être ceux qui contiennent une part de vérité.

— Les opinions générales ne servent jamais qu'à exprimer un sentiment particulier.

— Quand les gens mariés font deux lits, ils ne sont pas éloignés d'en faire trois.

Au fond de tout talent de femme, il y a un bonheur manqué.

— La répétition de certaines fautes en diminue la gravité.

— Le plaisir est le secret de la fidélité.

Ajoutons que, comme Clémenceau, G. de Porto-Riche n'a jamais prononcé son discours de réception à l'Académie française.

J. des S.

PHILOSOPHIE

PÉNAU se leva, ce matin-là, pauvre d'argent, mais riche d'espoir. Une douce philosophie coulait en lui ; et, malgré la chambre sale où clapotait une vague d'odeurs humbles, il se leva en sifflant, poussa le volet d'une bourrade joyeuse et chercha quelque chose à manger.

La table vide lui fit faire une grimace. Sa femme, tôt levée, était déjà partie. Et, comme cela lui arrivait chaque fois qu'elle était de mauvaise humeur, elle avait emporté la clé du buffet aux provisions.

Pénaü haussa les épaules, enfonça son chapeau d'un coup de poing, et sortit. En homme qui connaît la rue et qui sait en savourer le spectacle, il s'arrêta sur le bord du trottoir, huma l'air attiédi qui charriait des bruits matinaux, des cris, toute une symphonie d'activité. Une courte volupté passa sur son visage usé et crasseux. Il n'y a que les gamins pauvres et les vagabonds pour ressentir pleinement le spectacle immense et chaud du trottoir encombré, des façades grises et du pavé gras.

La minute fut brève. Pénaü, qui avait faim, chercha parmi les mille moyens que sa vie précaire lui avait enseignés, le plus propre à lui faire gagner quelques sous. Tout en remuant, dans sa tête, des projets qu'il rejetait les uns après les autres, il arriva sur la Riponne. Nul des copains habituels n'était là. Et le mur du Musée Arlaud, vide et nu, semblait hostile.

La faim lui talonnait la poitrine, cette faim du matin, tenace et impérieuse. Pénaü se souvint brusquement que le jeudi, sa femme était en journée à l'avenue d'Echallens, chez Mme Regamey. Résigné d'avance, prêt à tout subir, Pénaü descendit mélancoliquement la rue Haldimand.

A mesure qu'il avançait, son pas se faisait plus lent. C'est qu'aussi bien, il craignait sa femme. La mère Pénaü était vive et quand elle était contrariée, elle avait la main leste ; sa venue pouvait faire une vilaine histoire...

...Et cela en fut une, en effet. Pénaü qui montait les escaliers, tête basse, fut soudain cloué sur place par une interrogation sévère :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Occupée à nettoyer les cuivres de la porte, la femme s'était redressée, son chiffon de laine à la main. Pénaü se troubla :

— Ecoute-voir, tu as oublié de me laisser la clé du buffet. J'ai faim, moi.

— Comment ?... Tu oses venir me relancer ici ? Tu n'es pas fatigué quand il s'agit de courir pour ta bouche. Tiens, « feignant, va... »

Et Pénaü fit un saut en arrière pour éviter la magistrale gifle que sa femme lui destinait.

L'homme connaissait sa « bourgeoisie » ; insister eût été dangereux. Il redescendit donc en mâchant de mauvais mots qui finissaient en « rogne », et reprit, comme les vieux chevaux suivent toujours la même route, le chemin de la Riponne.

L. G.

Revenu de loin. — Un groupe de touristes contemplaient la splendeur du Vésuve, alors en pleine éruption.

— Grand Dieu ! fit un Américain. Cela me rappelle l'enfer !

— Quels voyageurs, ces Yapkees ! s'exclama une dame. Où ne sont-ils pas allés ?

DITO.

UN vieux bonhomme, peu au fait du style que les commerçants emploient dans les notes qu'ils fournissent à leurs pratiques, et par conséquent ignorant que le mot *dito* signifie une marchandise déjà désignée, parcourait la facture que l'épicier venait d'envoyer à sa femme. Voici ce qu'il lut : 5 kilos café, 5 kilos dito ; 3 kilos thé, 4 kilos dito, etc.

— Ma chère, s'écria-t-il, je vois là de belles choses ! A quoi as-tu donc employé tous ces ditos ?

— Dito ! dito ! répond l'épouse, jamais il n'est entré de dito dans la maison.

Notre homme, furieux, court chez l'épicier, le gourmande vertement :

— Ma femme, lui dit-il, n'a jamais acheté ni reçu de ditos !

Le négociant lui ayant expliqué la signification du mot, il se retire satisfait. Sa femme le voyant rentrer :

— Eh bien ! lui dit-elle, as-tu l'explication de tout ceci ?

— Certes, répond le mari, cela signifie que je suis une vieille bête, et toi dito.

Almanach du Conteur Vaudois pour 1931. — Editeur : Imprimerie Pache-Varidel & Bron, Lausanne. — Prix : 60 cts. — En vente dans tous les principaux magasins du canton.

Fondé en 1903, l'« Almanach du Conteur Vaudois » est connu de tout le public romand. Son élégante couverture, dessinée par le bon peintre Rouge, se voit maintenant partout, à la plaine comme à la montagne, jusque dans les magasins de nos plus petits villages. Il est devenu l'ami de ceux qui restent attachés aux meilleures traditions de notre pays.

Publié avec le concours des collaborateurs du « Conteur » et celui du dessinateur Bovard, il offre un choix de récits variés et pleins d'humour, quelques pages du savoureux patois de Marc à Louis, un article fort bien documenté sur le château de Giez et de très vieux dessins de G. Roux sur la Gruyère et le Raz des vaches.

Cet almanach, bien de chez nous, a sa place marquée sur la table de famille. J. des S.

Réflexion amicale. — Le croiriez-vous... voilà six mois que cette idée me trotte par la tête.

— La malheureuse... elle a bien dû s'ennuyer toute seule.

L'esprit des rois. — Louis XVIII. — Je rentrerai à Paris pour la « fête des chats ».

Le courtisan (s'inclinant respectueusement en manifestant son incompréhension) — ?

Le Roi. — Mais oui : « à la Mi-Août ! »

DANS LE BROUILLARD

(Suite et fin).

Le chasseur à grandes enjambées se dévale en bas la pente, glisse sur le gazon, saute d'un caillou à l'autre. O joie ! voici, après vingt minutes de descente, le bienheureux sentier. A main gauche il court, à en juger par le profil de la pente, droit nord-est ; c'est la bonne direction ; Boisec retrouvera son gîte. Plus calme, après avoir soufflé un brin, il reprend, allègre, sa route, voyant déjà au haut du perron du Grimsel Mme Perrot l'accueillir comme un homme qu'elle avait cru perdu. Illusion pure, décevant mirage. Il n'a pas marché deux cents pas que le sentier se perd au milieu d'un petit plateau où il n'est pas possible d'en suivre la moindre trace ; s'aventurer là serait se perdre sans espoir de retour. La seule voie de salut — sans calembour hors de saison — consiste maintenant à suivre le sentier en sens inverse, c'est-à-dire à descendre sur Haut-Châtillon d'où, le lendemain, il pourra remonter avec un guide, si ce damné brouillard ne lui a pas cédé la place.

Donc Honoré Boisec revient sur ses pas, très contrarié sans doute — on le serait à moins — mais certain de passer la nuit sous un toit. Berne ou Valais, protestants ou catholiques, radicaux ou conservateurs, peu lui importe, pourvu qu'il ait ce soir les pieds secs et l'avaloir mouillé ! Ah, mais !... voici le sentier qui se perd de nouveau, comme là-haut, dans un éboulis recouvert à perte de vue par les pierres roulées du dernier orage ; aucune trace de souliers ferrés sur les cailloux, terrain vierge de tout pas humain ; la fin de la fin.

C'en est trop ; plus mort qu'Atala dans sa visite aux *Bocages de la Mort*, Boisec s'assied sur un bloc et songe. Ah ! sa bonne petite chambre du Grimsel d'où l'on voit le lac aux eaux mortes et, le soir, le troupeau de chèvres noires et blanches qui viennent se faire traire par les gars en petit bonnet rond. Ah ! son lit où il dort si bien... quand Hector ne se lèche pas trop bruyamment les pattes limées par les rugosités du granit ! Ah ! la grande salle à manger si gaie de nuit avec ses lampes allumées et le potage.

N'évoquez jamais le diable ; il est toujours fumant sur la longue table ornée de fleurs des montagnes ! Satanée vieille !

plus près qu'on ne le croit. Un pas, soudain, fait tressaillir le chasseur, et peu à peu, venant d'en haut, émerge du brouillard une forme humaine, la vieille elle-même, un peu plus courbée sous sa hotte qui semble plus lourde, mais alerte encore, et marchant droit. Elle s'arrête devant le chasseur, muet de surprise, flottant entre la rage qui le tient aux entrailles et la joie inespérée de rencontrer quelqu'un à qui demander son chemin.

— Bonjour, monsieur ; ça va bien depuis tantôt ?

— Bonjour.

— Avez-vous fait bonne chasse ?

— Non.

— Le gibier est rare cette année, disent nos gens ; trop de neige tard au printemps... Faut tout de même que je m'assoie un peu, c'est loin la Handeck pour une vieille comme je suis ; vous permettez...

Ce disant, elle dépose sa hotte, s'assied sur la pierre à côté du chasseur et, les deux mains osseuses croisées sur son bâton, le regarde.

Toute en rides, la pauvre, avec de longues mèches blanchâtres sortant en désordre de dessous son chapeau de paille recouvert d'étoffe noire, et de petits yeux gris pointus, très près du nez.

— Alors, comme ça, monsieur n'a rien tiré que son sac est tout plat ?

— Non, parbleu ; rien de rien... Ça vous étonne ?

— Pourquoi ça m'étonnerait-il... par ce brouillard ?... Ou monsieur n'a-t-il pas assez craché, ce matin ?

— Pas assez craché... Que voulez-vous dire ?

— Oui, après m'avoir rencontrée, ce matin, en montant le col, Baptiste Callaz, un chasseur de chez nous, chaque fois qu'il me voit en partant pour la chasse crache trois fois en arrière, sous son bras gauche, pour conjurer, dit-il, le mauvais sort que les vieilles femmes jettent en passant.

Boisec, presque mal à son aise sous le regard de ces petits yeux gris fixés sur lui, ne sait que répondre.

— Vous avez vraiment été à la Handeck aujourd'hui ? demanda-t-il pour rompre les chiens.

— Comme je vous le dis ; ma fille y est servante à l'hôtel. Je lui ai porté des nouvelles de ses petits que je garde aux chalets ici dessous, à mi-côte de Haut-Châtillon. Partie grand matin pour rentrer tôt ; faudra encore traire les chèvres, ce soir, pour le souper... Alors, monsieur n'a pas, par hasard, tiré deux coups sur un lièvre, tout à l'heure ?

— Hein ! fait Boisec en se levant comme un ressort qui se détend ; un lièvre !... Vous l'avez vu ?

— De tout près même, à preuve que le voici, si monsieur le reconnaît.

Elle enlève le morceau de toile qui recouvre sa hotte et en sort un superbe lièvre encore chaud et souple.

— Mon lièvre ! s'écrie le chasseur. Comment l'avez-vous pris ?

— Il traversait la pente devant moi quand tout à coup le voilà qui s'arrête, tourne deux ou trois fois sur lui-même, fait un dernier bond, puis tombe mort juste à côté du sentier. Puis-que monsieur le reconnaît, c'est le sien pour sûr ; prenez-le.

— Vrai, vous êtes une brave femme, la vieille, dit Boisec dont l'humeur, soudain, est montée à beau fixe. Mais ceci ne suffit pas. Où est le sentier du Grimsel ? Je n'ai pas su le trouver.

— A petite distance d'ici, venez, monsieur, je vais remonter avec vous et vous y mettre... si vous ne craignez pas les mauvais sorts. Le brouillard, ça me connaît ; je laisserai ma hotte ici ; personne ne me la prendra.

Elle se lève et, suivie du chasseur, se remet à grimper. Les voici bientôt à l'endroit où le sentier se perd sur le gazon, mais la vieille, sans hésiter un instant, s'enfonce dans le brouillard, l'œil aux rocs épars sur la pente.

— Tenez, dit-elle après cinq minutes de marche, voici le chemin que vous ne pouvez plus manquer, car d'ici il est assez marqué partout. Dans une heure vous êtes au lac... Bon voyage ; je retourne à ma hotte.

— Halte-là ; prenez auparavant cette pièce que vous avez bien gagnée.

Elle, d'abord, fait des façons, mais enfin se laisse convaincre.

— Ce sera pour les petits ; merci, mon bon monsieur.

Le bon monsieur lui serre cordialement la main, puis ils se séparent.

A cinq heures, Boisec grimpeait le perron de l'Hospice, accueilli par les acclamations de bienvenue de Mme Perrot.

— Ah ! vous voilà enfin, Dieu soit loué ! lui dit-elle. Je commençais à être inquiète, savez-vous... là-haut dans ce brouillard, sans boussole.

— Sans boussole... comment le savez-vous ?

— Le domestique a trouvé la vôtre ce matin là, sur le banc du vestibule où vous l'avez oubliée hier soir après me l'avoir montrée.

— C'est parbleu vrai, répond le chasseur en se frappant le front. Imbécile ! Sans une vieille femme qui m'a remis sur le chemin, je passais la nuit là-haut. Brrrr ! Quel chien de temps, et quelle brave vieille !

— La veuve Brassot, sans doute ; nous l'avons vue passer. On la dit un peu sorcière.

— Alors, vrai ! il y a de bonnes sorcières.

Depuis ce jour, Boisec ne croit plus au mauvais sort que les vieilles femmes, le matin, jettent aux chasseurs ; et même quand il en rencontre une, il lui tire poliment son chapeau, tout bas. Dr Châtelain.

Au **Bourg-Sonore**, du 3 au 9 octobre, un film sonore et chantant : **Les trois Roses rouges**, avec comme protagonistes, la gracieuse Vera Flory et le splendide acteur Jameson Thomas.

Une passionnante histoire d'amour.

Un drame vécu qui vous tiendra en haleine dès le début jusqu'à son émouvante épilogue.

De la vie journalière avec tous ses détails pitoyables, gais ou douloureux.

Des scènes puissantes, fortes, mais toutes empreintes d'une véracité telle que vous serez entraîné et que vous vivrez avec les deux héros du film leur poignante roman d'amour.

Vera Flory, à la beauté souple et prenante, Jameson Thomas, au jeu sûr et plein d'autorité. Voilà les trois Roses rouges !

Tous les jours, matinées à 15 h. et soirées à 20 h. 30. Téléphone 26.783.

Pour la rédaction :

J. Bron, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



1930

Le nouveau prix-courant général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed.-S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Secret de vieillesse !

Ecoutez-moi bien mes enfants :

Si je suis venu à cent ans, Matin et soir j'ai bu du lait et à midi... deux "DIABLERETS"